

1

Les chemins de la mémoire ; François René de Chateaubriand, Gérard de Nerval, Stéphane Mallarmé et Julien Green les ont empruntés, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, je veux dire comme n'importe quel écrivain mort ou vivant. Le hasard les a bizarrement réunis pour cette épreuve anticipée de français. Quatre styles différents ont pris quatre voies singulières. Toutes mènent à l'orée du présent en passant par les méandres des visions que les souvenirs accentuent. La magie ; la géographie ; la sensualité ; l'histoire ; l'enchantement ; la tristesse, l'immense tristesse ; l'illusion du bonheur ou ce qu'il en reste ; la vie ; la mort et le rêve ressemblent à des pavés jonchant le circuit du passé.

Le tabac de Mallarmé s'accroche à mes pensées. Et puis il y a ce Julien Green avec des airs de François René de Chateaubriand lorsque ce dernier évoque un paysage – sous-trait, dans mon imaginaire, au soleil de Mallarmé.

Les correspondances se poursuivent dans « Fantaisie » et dans l'allusion que fait le personnage au lointain souvenir d'une femme dont il fut jadis amoureux. Le sentiment de tendresse est d'autant plus fort que la description du lieu est inattendue et colorée.

De la personnification de la pipe dans l'extrait de Mallarmé à celle du château de « Fantaisie », c'est l'obsession d'une présence féminine qui s'exprime. La force des évocations vient de là.

COPIES

Le silence du ciel mélangé à la froideur du temps forme un bas plafond au-dessus du chant des oiseaux. Le tiraillement entre le recueillement, la capitulation et la poursuite de l'objectif qu'il s'est fixé en voulant terminer ses *Mémoires* donne à Chateaubriand un sens à sa vie ; une raison de créer.

L'ombre de la mort est partout présente : « Une autre existence » dans le poème de Nerval ; le verbe « disparaître » à la fin du passage de Chateaubriand ; l'adieu symbolisé par le mouchoir agité de Mallarmé ; et les souvenirs d'enfant de Green accompagnent un à un la diligence du plaisir d'un cortège d'émotions funèbres. Mais vont-ils y penser, eux, les candidats ?

Je sens déjà dans les copies que je lis, le silence du vertige, la paraphrase de l'indicible, le contresens de l'incompréhension, le faux-sens de la sous-interprétation, et le non-sens du néant total s'enchaîner les uns aux autres dans la plus naturelle des compositions.

Je n'ai plus qu'à me pencher à nouveau sur les quatre extraits, histoire de m'enivrer un peu plus de combinaisons littéraires et d'arrangements imaginaires dans l'unique but d'entrevoir ce que les yeux des élèves ont lu. Leurs aveuglements sont aussi spectaculaires que leurs hallucinations. Leurs divagations me transportent. Leur langue m'échappe, leur interprétation et leur logique sont des énigmes et elles n'en finissent pas de m'impressionner. J'ai un rôle de passeur naviguant d'un monde à l'autre : entre celui des quatre écrivains du corpus et celui de ces candidats anonymes ayant planché sur leur bac de français. Mon travail se réduit une fois de plus à une tentative de traduction, un stylo rouge dans la main droite et une vague pensée sensible dans la tête. Entre ces deux points extrêmes de mon être, mon corps s'enracine.

Les cent soixante copies que je dois rendre pour début juillet seront barbouillées de signes indéchiffrables et de

COPIES

notes sans intérêt pour leur poursuite d'études et leur vie à venir. Le bonheur de vivre dont Julien Green parle ne sera pas altéré. Les préoccupations existentielles de Chateaubriand, ils les auront vite oubliées, ainsi que les visions de Nerval et les descriptions de Mallarmé. Ils auront raison : la vraie vie est parfois ailleurs que dans le sérieux qu'inspire la littérature.

Bien que j'en sois conscient, je ne peux m'empêcher de lire et de relire ce qui depuis longtemps fait vibrer une partie obscure de moi-même ; celle de ma fascination pour le monde de l'écrit, des histoires, du rêve et des surprises.

J'imagine autre chose m'ouvrant la porte sur des rêveries continuelles que cette « (...) dame, à sa haute fenêtre, / Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens... » souffle dans le creux de mes oreilles d'hurluberlu. Fée de mes songes, elle dorlote ma vision sensuelle de son corps suggéré par les points de suspension de la traîne de ses habits anciens.

La bien-aimée de Mallarmé m'intrigue à cause de son foulard, de son chapeau de paille et de sa robe. Elle porte avec la poussière de ses vêtements la tristesse d'une séparation annoncée. Leurs retrouvailles à Londres sont bouleversantes : on dirait une mise au point entre amoureux sachant pertinemment qu'ils se retrouvent pour la dernière fois. L'attachement aux descriptions du paysage est un prétexte pour voiler ce qu'ils ne se diront jamais ; une manière de meubler le silence entre deux êtres sur le point de se quitter.

L'écrivain est un magicien : il se sert des mots pour faire croire à la vie dont ses lecteurs rêvent. J'ai beau leur expliquer, à mes élèves, je sais qu'ils ne me comprennent pas. Ce fossé entre eux et moi souvent m'effraie, me perd, et me remplit de doute. Je m'entête et m'isole en griffonnant de rouge leurs copies ; elles usent mes stylos à longueur

COPIES

d'année. J'écris ma détresse. Ils me renvoient leur angoisse face à la difficulté qu'ils éprouvent à exprimer de manière méthodique, argumentée, et structurée une vision personnelle des textes à étudier. Je ne crois pas à leur cécité. J'accepte plus volontiers leur ennui qu'ils traduisent par des bâillements en classe et des blancs dans leurs copies.

Les deux escaliers en rocaille, tels des bras arrondis dans le passage d'*Autobiographie. Partir avant le jour* de Green m'entourent et m'invitent à me laisser porter par ce récit : il en dit long sur les mots que l'enfant ne connaît pas pour exprimer son bonheur. Par un jeu de rapprochements acrobatiques entre les textes, je me vois relier la fiction à la réalité. Je passe d'un château imaginaire à un jardin disparu ; ou d'une ville sous les brouillards à une campagne élégiaque, en m'inventant des histoires. C'est un des avantages que l'on a, nous, enseignants ; celui d'avoir le luxe de rêver en travaillant. Hélas, peu d'entre nous en profite, rares sont ceux qui se laissent prendre au jeu de la rêverie gratuite. Moi, j'en abuse et il faudrait que l'on tue mon imagination pour que j'arrête de lire. Je suis friand d'atmosphères où la vie se cherche et les existences réfléchissent. Je suis à l'affût de ces évènements anodins que l'illusion transforme en émotion et que le désespoir patine en élégance. Seule la littérature peut me les apporter. En lisant les copies des candidats, je me sens étranger, impuissant, honteux, démuné d'avoir choisi, dans la vie, le plaisir gratuit de disposer de mon temps pour aimer : il s'agit bien de cela au fond, même si aucun de nous ne l'avouera jamais.